

Jacques Moulin

# Écrire à vue

L'Atelier contemporain

Le 19, Crac

*Entrer sans effraction dans la vérité de leur monde.  
Prendre langue avec. À la lettre sans heurt. S'ouvrir au  
registre des lieux dans le foyer des couleurs la géométrie  
du trait l'élan des volumes le geste d'espace. Pénétrer  
l'écran des neiges celles de l'œil tenu dans son blanc.  
Incapable de se grandir avant que de se regarder par le  
dedans. Une attente en allée vers leur monde depuis là.*

J'ôte l'autre. C'est moi dessous sa peau. Un autre moi prend l'eau voilé à peine. Le masque flotte. Je suis son hôte. Je me *retiens* chez lui. Il y a quelqu'un par ici. Cockpit levé j'habite sa tête. Dernière chair avant la nuit. Avant les nœuds qu'on fait la nuit dessus son crâne pour bien défaire le pli des peaux. J'efface la marque. J'avale l'ovale. Embarque au front. Cherche la bouche. La mienne à mettre. J'ajuste le tout. J'efface la marque. Je prends mes strates creuse herborise. J'entre en carrière demeure en lice. Géologie botanique. Une vraie tête de gentiane. Une tête bien haute au-dessus de la gangue. La combe en vue. Zoologie. L'air d'un hamster volets fermés pour mieux cacher l'eau qui la gonfle. J'enfle le propos je souffle un verre bulle à contour et transparence. Ça brûle un peu le flux des peaux qu'on veut reprendre. Je mets du cœur dans ce visage. Du souffle aussi. Mais ses yeux béent. Des yeux cassis petits perdus. Comment rentrer? J'entrevois l'eau qui trempe le tout sans qu'on ne voie rien. Les eaux déposent c'est l'érosion. J'efface la marque. Je saute ses rides cache ce qui vient. Je sépare bien. Un self-service. Je plonge

encore remonte l'oreille. C'est dire un peu qu'il faut s'entendre. Parler toujours même bouche cousue la mienne dessus. Va-t'en dormir dans un visage. C'est toujours loin qu'on doit partir pour y toucher comme l'horizon qui se recule quand on y va depuis la côte. Je compte les pieds pachydermiques qu'il faudrait prendre pour le rejoindre. Les eaux encore et les marées sans abordage. J'efface la marque.

**Tout part à la hanche**

Au pied de son arbre les pieds dans la peinture et le geste au ciel  
il peint

Il a le tronc au ventre et ses pieds montent aux branches dans un  
lit de couleurs

Il peint avec le vent et s'en va jusqu'au ciel remonter l'arbre en terre

Il se peint dans ses arbres qui respirent sous la main une rondeur  
qui flue jusqu'aux hanches  
puis repart en bouquet comme un grand calicot venu nous effleurer

C'est là dans la lumière qu'irradie sa parole chair et ciel

Il peint

Égouttons notre regard et plongeons dans ces plaines en vagues

Passons la lisière entrons en clairière pour prendre peinture avec  
le peintre comme on prend langue avec un passeur d'étoiles

Il peint

*Arbres*

C'est à la cime  
qu'on cueille  
la brûlure

Toujours à s'épancher  
sur la couleur du ciel  
quand la potence gagne

Ça pèse sur la langue Ça a le poids du ciel  
sur l'épaule Et on entend à pied d'arbre comme un  
bégaiement d'écorce qu'on cloue

Une alluvion d'herbes qui fluent infiniment dans  
le mouillé des jours  
les corsets sont tombés depuis longtemps  
tout part à la hanche

L'arbre sombre la tempête dit-on éveille l'aube du dedans  
quelque chose craque dans nos corps qui nous barrent  
teste nos fibres

Je scie à même la déchirure du tronc pour avancer le jour  
la nuit s'enlève  
l'arbre se livre  
le moignon sans plus d'oiseaux montre un ciel nu

Je regarde la maigreur des troncs bien alignés face à la prison  
qu'ils grillagent en modestie. Tout se retire. Ils ont cet air de  
pèlerins des bois égarés à la ville par la bourrasque des vies de  
celles qui vous dépouillent jusqu'au mourir debout.

Nos racines conduisent la douleur en terre  
pour nous saigner du dedans sauver le dessus  
– en-dessous la torture noueuse qui cyclone la tête –

Assurer le guet sur le palier des mers

## *Falaises*

Il a rendu l'arbre pris racine à même la grève face à l'abrupt à l'écran des falaises. Falaise au geste et le silex jusqu'aux doigts gourds arrimés à l'embrun attaqués par le vent.

Il a perdu pied sur l'herbe rêche qui flotte encore par-dessus l'ocre salade en vrac qu'il faut trouver quand la lumière.

Dos à la mer pour affronter fissure au cœur au pied du mur l'oubli des craies. L'éboulis gros pris en peinture. Il fait blanc il fait nuit. Il fait gris blanc puis nuit goudron. Falaise au pied exposée en vertige. Falaise neuve affranchie aboutie abolie. La mer attend près d'elle. Tout finit par venir à l'eau. Malaise assurément.

Touché il tente un passage dans l'éboulis. S'effraie de lui. Cueille une forme. Retient ses couleurs entre en ascèse écume les sels au camaïeu. La mer est grise c'est dit de la Picardie au Pays de Caux avec quelques laits noirs qui suintent sur le platier. Au creux des valleuses au fond du ciel au cœur des galets. Et qu'il faut effleurer avant la poussée de mer.

Il m'escorte livre grand ouvert sur le dos comme on porte son havresac. J'escorte la mer dans le livre. J'ai la falaise au ventre. Il entre en falaise. On tient à la côte. Au creux du livre au pied de la toile la falaise nous chaut.

Rideau  
La falaise a failli valleuse évasée  
La terre trompe sédimente

La falaise  
Le rocher

Rocher cru rocher chu rocher chaire  
*Rochaire*

Rocher calcaire crayeux carié cauchois  
Rocher d'à-pic  
Croc à silex ocre du Caux chaos en saillie  
Falaise croquée rognée pleins crocs

La falaise  
Le rocher

Mer carnivore rognons à ronger  
Mer avaleuse terre affouillée éboulée dissoute  
Toute la valleuse en dépôt dent au platier émail à terre noirci sali  
Chicot bouchot du Caux

Houle des moules abrasive pâteuse et goudronnée  
Le silex a fumé la falaise la mer roulé ses tissus  
Toiles chiffonnées paquets froissés

La falaise  
Le rocher

Baisser les yeux  
Dégringoler  
S'étendre  
*S'afalaiser*

Faillir  
Fragile attendre  
Se dépouiller  
Jusqu'au galet

S'ancrer  
Au rôle du sablier au rythme du vent qui  
S'élançe recousu main  
Dans la présence affirmée  
Des matières la pulsation métronomique  
Du corps  
Une tendre minutie une manière  
Humble d'être  
Au métier  
De tisser au scalpel  
D'entrer en microchirurgie  
Dans la profondeur des surfaces la plissure des peaux  
Brûlées  
Par  
Les passements d'embruns la mitraille  
Des galets l'encombrement  
Du souffle

Il a mis la mer dans le ciel. La mer avalée par le ciel. Ciel de lit  
mer en drap. La mer retournée dans ses linges. Ciel dessus pour  
retendre. Linceul étanche. Filon de charbon – son regard noir de  
vautour en partance. Un silence froissé de ciel noir toutes ailes  
étirées pour foncer sur les vagues – leurs matières suspendues au-  
delà du seuil par la liturgie d'un pinceau maintenu ouvert dans la  
bourrasque qu'il étreint.  
Qu'il veut essorer.

On entend comme un *Miserere* qui monte en litanie jusqu'aux  
franges des nuits. S'essouffle un peu à l'effet de ressac. Éteint son  
pli.  
Écharpe l'attente.

Il a mis la mer dans le ciel pour écouter sa nuit au rebours des  
étoiles – quelques cristaux de lumière s'égouttent.

En gare pour V., le soir, après une aube d'étoiles fendue d'un chant d'oiseau – une mésange sans doute affairée aux peupliers d'automne et son appel des routes via le ciel. Tous les V. sont d'oiseau et prennent couloirs de ciel pour arpenter les routes. On prend patache à terre, on joue à flèche qui roule jusqu'au lieu qu'on époinète. Tout un lacis de mots qui s'égaient sur la carte. Notre doigt mesure l'empan qui nous sépare de la flèche aboutie. La patache est moderne. Lancée au travers de campagnes plongées dans le noir, elle file ligne directe. On devine l'étendue des prés et des lisières, l'eau qui s'évade. On roule sous le corridor d'étoiles. Passée la Butte de V., on prend *leur* route, la route aussi d'oiseaux migrants qui font le grand V pour fendre les voies du haut dans le noir profond. Sur le chemin d'en bas, ça sent l'herbe dense et le retrait des lieux. Ça sinue un peu, sans doute un caprice de rivière, ou sa nécessité de prendre la pente, comme l'oiseau prend le vent. La flèche trace. Bientôt en *leur* pays, désormais *leur* port d'attache, *leur* part de cœur, *leur* vie d'artiste à temps plein. On passe sur la Lanterne. Enjamber la Lanterne comme un train qui traverse le pont de grès rose puis laisse mourir son feu aux lointains des distances. Les arches du pont gardent longtemps mémoire d'éclair enfermé dans le rose. S'attarder un peu près de l'eau pour l'aventure de champs humides, la symphonie des guis

aux partitions des arbres par-dessus les *waivres*, et pour celle des amis retirés aux champs. Retirés pour accueillir et donner à voir une livraison de gestes – une esthétique de gestes, sans carrosse ni trompette, sans rempart ni enceinte.

On est à Mersuay chez *les Delescluse*. Haute-Saône, première géologie de grès vosgien, près de V. comme Vesoul – l'enfant disait Velouse pour la caresse des champs, le velouté des prés, l'adhésion de l'oiseau en ventouse sur l'air – et à proximité de F. comme Favorney pour la faveur de l'esprit. Non loin de Breurey-lès-Favorney, de Conflans-sur-Lanterne, de Saint-Loup-sur-Semouse, d'Amance. Très près de l'antienne de leurs noms.

Les Delescluse en demeure majeure, mi châtelet, mi résidence de maître, mais davantage encore, en *leur* maison – la *Maison de Mersuay*. Grand'rue et double demeure, côté urbain et côté jardin, à cheval sur deux siècles, avec dépendances. Ne dépendre de rien, s'épandre par nécessité de faire, de faire Œuvre. Œuvre, par le chantier à entreprendre, maître d'œuvre, comme on dit maître d'art, passé maître en l'art d'être là pour poser des gestes de bâtisseur compagnon. Œuvre, d'artiste en quête de justesse. La poétique du gros œuvre et l'esthétique du trait.

Une maison double comme la reprise de consonne qui ouvre les mots de la *Maison de Mersuay*. Un moutonnement de tuiles pour coiffer les corps de la demeure, pour protéger la mouture de grains mutants, pour Madeleine et son Benoît monacal et truculent. On est ici dans la métamorphose des formes, cet art du faire qui sourd du geste. Un geste marqué au sceau du double : bâti du XVII<sup>e</sup> jouxtant la grâce trapue de la maison XVIII<sup>e</sup>,

chantiers d'hier et atelier du peintre, galerie et maison d'hôtes, jardin et orangerie, la couture et le costume, le pavé et le gravier, l'usine et la demeure des arts, Madeleine et Benoît.

Mersuay : tous les labeurs des mères sur les lessives lourdes, avec du bleu qui remplit les couleurs de l'âme. Un bleu *Prédelle* qui rafraîchit l'esprit et ravive la veine. Mersuay : l'amer des pères demeurés aux travaux des terres pour pointer un ancrage, mouiller le vaisseau qui baigne au ciel des toits de la *Maison de Mersuay*. Et vogue la façade sur la mer en sueurs, quand l'océan en buée, terre et ciel réunis, essore l'étendue. Mersuay, un village de Haute-Saône qui, entre combes et coteaux, promenait avec sa ligne de fer les ruisseaux de l'enfance : Pracot, Combes, Courcelles, canal du moulin. On y faisait comme partout ailleurs des barrages à mains nues, des chasses à l'oiseau et des sauts de carpes.

La cour est avenante et conduit à un jardin d'agrément – on y croise souvent la mésange charbonnière et comme elle, on peut se mouvoir sur quelques balancelles ou s'attabler en terrasse sur le pavé de cour pour émietter du temps. Manquent l'escarpolette et les froissements de robes encombrantes, mais on est d'aujourd'hui et l'hier ne tient que juste place. Le caillou crisse sous la chaussure comme un appel du pied. On sautille un peu. Un passage de grues cendrées est réfléchi par l'eau d'une seille.

Allez au jardin et vous verrez par-delà la belle horizontalité du clos, la courbure des roses, la grande aunée qui résiste au poison et libère la poitrine, et quelques jets d'arbres fruitiers ; vous verrez les champs de Saône haute. On sent déjà le gras double et la ciboulette drue. L'animal à viande, bœuf ou bison, et le pari des

joncs et des nénuphars quand l'eau court à l'étang. Vous verrez la prairie humide, le héron gris et le cygne de Berwick, sans omettre le buis qui s'avance en sous-bois. Attendez le renard, il ne saurait surgir sans prendre un temps de combe. Patientez jusqu'à la nuit pour envisager le regard hypnotique du hibou des marais.

Montez aux étages de la maison latérale, toujours côté jardin, comme une grimpette au siècle de Richelieu. D'Artagnan en chambre d'hôte face au clocher. Rien à craindre de ce dernier, le clocher cloche, c'est tout ce qu'il sait faire, mais insiste à le faire, et son coq de fer accroché à son accent de tuiles vernissées attend sur le bulbe son heure de brise. Là encore, rien de bien neuf, pas même une tempête muette de coq empêtré dans ses ergots de fer. Son seul jeu semble-t-il est de fendre la brume comme on bataille face à des moulins à vent, ou bien de réfléchir un rayon de soleil. D'Artagnan songe à la croisée que les trois Mousquetaires seront cinq pour occuper chaque chambre, et disperseront leur corps dans les douze lits du lieu. Douze lits de bon apôtre pour un repas de pâtre. Le partage du pain que l'on rompt d'amitié. Un peu de soupe et l'on sombre dans la nuit giboyeuse.

Croisez en l'Orangerie les toiles entreposées, et déjà à la montre. La cueillette légère de l'œil les frôlant irriguera vos sourires. Un sourire d'ange sans doute décroché des nuages. Voyez comme l'orangerie est pleine d'échappées naturelles, transpire le fruit charnu, attend la pie et le ramier, écoute la calme rumeur d'un verger qui respire à pleines herbes.

Entrez enfin en galerie *La Prédelle* comme on entre en *itinéraire spirituel* au registre de l'art contemporain. Un cabinet

de curiosités pleine façade dix-huitième, pour des formes d'aujourd'hui. Depuis la Grand'rue, face aux écoles communales et à une ancienne fruitière, on franchit un portail sous linteau de grès rose, quelques dalles, comme des traverses palissées qui équilibrent le pied pour donner assise au regard à venir, passage sous la marquise, la rose embaume. On lève une fois encore la tête, c'est tout l'édifice qui vient à vous, comme la coque d'un grand vaisseau à quai. Le seuil de porte. L'entrée de la galerie d'art *La Prédelle*.

Réveille-toi contrée d'ici, de Franche-Comté et des pourtours lointains de l'Est grand, et plus loin encore jusqu'aux frontières d'Austrasie et de Neustrie pour croiser l'Alaman, le Burgonde, le Batave ou le Franc, et te ressouviens ores qu'au pays de *Prédelle*, on entre en esthétique comme on prend séjour des champs: une entrée en porosité nourrissante, de durée lente, d'imprégnation féconde, de vie reniflée, d'émotions animales. Une capillarité à la carte. On recentre l'art, on l'entre en soi, à son rythme, œil et tripes, avec alentours, la pierre d'usure, l'herbe et les joncs qui toujours accueillent dans leur gîte frémissant toute l'énergie de vivre.

Ce qu'on suspend ici n'est pas, comme à Favorney, l'ostensoir merveilleux à la relique de Sainte Agathe aux seins coupés, ostensor que l'on a vu, dit-on, littéralement pendu dans le vide au-dessus de l'autel incendié de Dom Garnier. Trente-trois heures de suspension, répétons-le, sans support aucun, sans filet supérieur, pas même un fil de la Vierge ou un souffle d'ange. Ce que l'on suspend ici, ce que l'on y pose avec grâce et élan, ce

sont des peintures, gravures, photographies, vidéos ou sculptures d'artistes à la recherche du juste – Huot, Hollan, Grall, Drizard, Trusch, Courcelles, Mainier, Saulnier, Populaire. Ce qui brûle en ces lieux, c'est un élan de peindre et de créer, de soulever des pierres et de polir des matières, de retrouver du socle et d'ouvrir la voie à des énergies neuves et combatives.

D'abord une sorte de narthex pour l'accueil, avec cheminée haute en pierres calcaire bleuté, incrustée de coquilles de Compostelle. L'élan est dix-huitième, l'accueil une invite à connaître. La lumière s'y module par paliers. Un jeu d'étagement pour des gestes à rencontrer dans le silence des murs. Plafond bas, murs blancs, poutres à cru, avec ce rugueux que gardent les granges. *La Casa* pour être bien, pour entrer en salle, pour se désencombrer. Déjà la *Cosa mentale* avec l'émotion qui affleure. *Un itinéraire silencieux*, dit Benoît Delescluse, pour vous chuchoter dans l'œil un geste d'artiste. Vous êtes en chemin, déambulez, *dédalez*, dévidez, cherchez le Minotaure – il est partout en ces lieux: gallo-romain à trois cornes, accroché à un mur de l'habitation côté cour, ou flamand, comme toute l'énergie qui émane de la demeure.

Un degré supplémentaire, puis une lumière plus frontale pour marquer le pas et conduire en cave, longue nef voûtée, pierres nues, chemin de gravier. Un temps d'imprégnation sous le dôme. L'art des grottes et des niches – celle terminale, sorte d'alvéole absidiale ou de mihrab, avec son linteau en œil de cyclope, dit sans doute le passage récent du dieu Mithra. Mais voyez, le Minotaure est là, un pas devant. Accueil totémique et rituel de

passage. *Le Mouflon de Mersuay*. On est accueilli par les cornes toutes enrubannées de codes messagers, entre messe et geste sacrificiel. Le Bélier de Benoît Huot nous parle de métamorphoses, de réincarnation sous magie, et de dépouilles chevaleresques. La Belle en la Bête. La Bête bellement sublimée – Ne me touche pas, mais c'est toi! Qu'en pense d'Artagnan au bleu de la croisée en sa chambre sur cour? Pourquoi tant d'attributs pour l'animal, songe peut-être notre soldat emplumé? Nous sommes à l'heure des bêtes, de la commune bête, et il n'en saura rien en son siècle d'hier. Depuis la nuit des pierres, la cave éclaire aussi notre contemporain.

Reculez pas à pas, des vagues s'écartent sur votre passage. La fluence des mers enfouies sous grotte. La mer à Mersuay et le peintre Mainier pour la délivrer. Fossiles animés, embruns assurés. La vague se love sous la voûte dans le mouvement même qui l'habite. La toile inonde l'espace d'un seul revers de geste. Hiératique, le Mouflon de Mersuay! Il sait le passage des mers. Un escalier en fer pour reprendre lumière des jours, une plinthe sous nos yeux dans le temps des degrés, et c'est le bleu Prédelle qui nous mène aux fournaises. Focale ouverte, lumière agrandie, toute l'énergie de Myriam Drizard dans l'incendie du geste. Il est des paysages, ciel terre ou mer, qui prennent marques aux feux. Puis de nouveau la Bête vêtue, velue, rentrée sous l'étoffe et les travaux de mercerie. Un cerf, surgi du mur ou des lisières d'hier. Quelques marches encore, comme un retour aux escaliers des granges ou à ceux du meunier, pour se poster devant le mur de 1650. Un mur comme une installation. Son expression rudoyée

par les sévices du temps: écorchures, entailles, incendies, effondrements, colmatages, rafistolages patients et calculés. Intimité d'une déchirure de papier peint. Un mur aux prises avec les marches des empires en guerre, et les suints du quotidien. D'une imbrication l'autre, la pâte acharnée du peintre Courcelles. Un torrent de strates colorées qui alluvionnent. L'empilement des dépôts a de la grâce et demeure mystérieusement aérien sur la toile. Le mur de compagnonnage entend les fissures des couches. Une salle encore avec haute cheminée et crémaillère comme pour suspendre la visite, nous suspendre avec elle, parquet de chêne séculaire sous le pied, entre une floraison de formes contemporaines et un essentiel d'hier.

## Manières de mains

## Table

(et références bibliographiques)

### Exécution

Je défile en caserne. Je m'exécute. Je pars en guerre je suis le troupeau. Je m'exécute. Je marche droit je rampe au mieux. Feins l'allégresse des grands massacres. Je prends la file de la tranchée. Je m'exécute. Toujours debout ou accroupi comme au poteau. On veut ma mort dedans troupeau. Une bonne saignée faut tout purger. On fait son devoir le nez penché sur le règlement. On tue mon ordre ma fuite de guerre à plus m'enfourir avec les autres. On m'exécute. Je fais mon devoir mon devoir à moi je m'exécute loin de ceux qui poussent à la tuerie. Tuer la patrie des généraux. Pas faire le beau pour la formule une citation et sa ferraille. Un dos cassé sous les betteraves ou les obus. On m'exécute. Mise à l'index devant le poteau comme un crayon qui pointe un dos. Un crayon rouge qui saigne mon nom: traître déserteur ou mutin. Bon pour le peloton ou pour la fosse. On m'exécute. J'entends les mots. On me lie les mains derrière le dos. Effondrement en pied de poteau. Première station. Regarde la mort. Seconde station. Vois tous tes potes aux longs fusils et l'officier – regard tendu comme tir de balles dedans la tête. Abattu au poteau. Mort pour l'exemple. Exécuté. Un jeu de massacre pour une seule quille. Puis revolver pour pas revenir.

<i>J'ôte l'autre</i> (Catalogue <i>À visages découverts</i> , Le 19, Crac, Montbéliard, 2005)	9
Tout part à la hanche <b>Benoît Delescluse</b> <i>Arbres</i> (Catalogue <i>Mots d'images</i> , galerie Le Polaris, Corbas, 2003) <i>Falaises</i> (2005-2013, inédit) <i>Il a mis le ciel...</i> (Catalogue <i>31 degrés à Mersuay</i> , galerie d'art La Prédelle, Mersuay, 2014) <i>La Maison de Mersuay</i> (2012, inédit)	11
Manières de mains <b>Micheline Guichon &amp; Maurice Janin</b> <i>M. comme lui. M. comme elle</i> (2005, inédit) <b>Maurice Janin</b> <i>Il peint depuis la nuit</i> (2000, inédit)	35

La botanique des jours <b>Charles Belle</b> <i>Ipsa Facto</i> (Éditions Néo Typo, Besançon & Le 19, Crac, Montbéliard, 2002) <i>Arbres d'hiver</i> (Catalogue Galerie Bruno Mory, Besancueil, 2009) <i>Penche-toi</i> (Éditions Joca Seria, Nantes & Musées de Châteauroux, 2007)	41
Traversée du paysage <b>Adrienne Farb, Annie Poulin, Eduardo Stupia</b> (Catalogue <i>Traversée du paysage</i> , Le 19, Crac, Montbéliard, 2004)	77
À l'appui de l'eau <b>Jean-Louis Elzéard</b> <i>Reconnaissance de la rivière</i> (Éditions Analogues, Arles, 2009)	83
Bête en Belle Belle en Bête <b>Carole Denéchaud</b> <i>Qu'est-ce que tu trames sur ta photo</i> (2013, inédit) <i>La Belle et la Bête</i> (2014, inédit)	97

Oublie <b>Véronique Dietrich</b> <i>Oublie</i> (Éditions La Maison Chauffante, Besançon, 2009)	109
Peindre pieds nus <b>Ann Loubert</b> <i>Peindre pieds nus</i> (2014, inédit) <i>Arbres vertébrés</i> (Revue « L'Atelier contemporain » n°1, Strasbourg, 2013)	123
La mort entre les lignes <b>Rubens</b> <i>Déposition</i> (2011, inédit) <b>Charles Belle</b> <i>Oignon-crâne</i> (Catalogue <i>31 degrés à Mersuay</i> , galerie d'art La Prédelle, Mersuay, 2014) <b>Ouvrez le ban</b> (Commande pour l'exposition <i>À feu et à sang ou la guerre revisitée</i> , Le 19, Crac, Montbéliard, 2014, inédit)	135

*C'est Philippe Cyroulnik, directeur du 19, Centre régional d'art contemporain, qui m'a permis d'écrire à vue – le titre est de lui – sur la plupart des artistes réunis dans ce livre. Artistes qu'il connaît, qu'il fréquente, qu'il expose. Je le remercie vivement de son attention confiante; il m'a invité à m'approcher des œuvres, à croiser les regards, en tentant de garder distance juste, comme on atteint l'amitié à force de présence. Un grand merci aussi à François-Marie Deyrolle d'avoir entendu cet appel croisé et d'avoir cru à la fabrication d'un livre aux éditions L'Atelier contemporain.*

J.M.

Jacques Moulin a publié: *Valleuse* (Cadex, 1999), *Arènes 42* (Cadex, 2000), *La mer est en nuit blanche* (Empreintes, 2001), *Escorter la mer* (Empreintes, 2005), *Archives d'îles* (L'Arbre à paroles, 2010), *Entre les arbres* (Empreintes, 2012), *À vol d'oiseaux* (L'Atelier contemporain, 2013), *Portique* (L'Atelier contemporain, 2014), *Comme un bruit de jardin* (Tarabuste, 2014), *À la fenêtre du transsibérien* (L'Atelier du Grand Tétras, 2014), *Journal de campagne* (Æncrages & Co, 2015).

Conception graphique :  
Juliette Roussel  
(juliette-roussel@orange.fr)

Imprimeur :  
Ott  
(ottimp@ott-imprimeurs.fr)

Éditeurs :  
L'Atelier contemporain  
(francois-marie.deyrolle@orange.fr)  
www.editionslateliercontemporain.net  
Le 19, Crac Montbéliard,  
Philippe Cyroulnik, directeur  
(crac@wanadoo.fr)  
www.le19crac.com

ISBN 979-10-92444-33-9  
Imprimé en novembre 2015

Ouvrage publié avec le concours  
du Centre Régional du Livre de  
Franche-Comté, et de la Région  
Franche-Comté